

# Les « Métamorphoses » et l'art d'aujourd'hui :

## Ovide dans la création contemporaine

### Mon autre et moi : histoires d'ombres et de doubles

#### Entretien avec mon « Autre »

L'évènement eu lieu durant l'hiver 1969, à Boston. Tout commença par une simple rencontre. Il était dix heures du matin et le vénérable professeur somnolait sur un banc. Il eu soudainement l'impression d'une présence juste à côté de lui. Même allure, même voix, même prestance. C'était son double, mais avec cinquante ans de moins ! Depuis lors, le vieux professeur consacra ses nuits blanches à tenter d'oublier l'inoubliable. C'est de cette façon que l'homme de lettres rencontra son alter ego juvénile. L'un se croyait à Boston, l'autre à Genève. Mais peut-être étaient-ils tous deux en train de rêver ? Le jeune aimait l'humanité, le vieux dédaignait la masse. L'aïeul était blasé, le garçon croyait encore aux découvertes. La culture du premier était immense, mais la faculté d'émerveillement du second plus grande. Ce conte intitulé *L'Autre* est probablement l'une des plus belles pièces tirées du célèbre recueil *Le Livre de sable* de Jorge Luis Borges. L'auteur y réexamine avec énormément de poésie la valeur du double. Pour Borges, il est surtout le prétexte à une profonde méditation sur la vieillesse des hommes et plus précisément sur le « *crépuscule de leurs rêves* ». Le thème du double remonte bien évidemment à la nuit des temps. Comme nous allons le constater tout de suite, il fut durant de longs siècles le témoin privilégié de la division complexe de l'âme humaine. Afin de cerner au mieux la question, nous allons tout d'abord privilégier une lecture psychologique du double et de ses ombres. Nous analyserons ensuite son extrême récurrence dans le monde de la littérature. La seconde partie de notre article, la plus étendue, sera exclusivement consacrée au retour en force de ce thème dans l'art d'aujourd'hui. Il est troublant de constater le nombre de vidéos, installations ou propositions conceptuelles qui font référence à l'antique thème du double ! Il est la division, la schizophrénie, quelquefois la mort. Mais il est aussi souvenir. Et comme le souligne Jorge Luis Borges : « *Mon rêve a duré déjà soixante-dix ans. En fin de compte, quand on se souvient, on ne peut que se retrouver avec soi-même* ».

#### Psychologie du double et de l'ombre

Pour l'écrivain et philosophe Michel Cazenave, le mythe du double tire toute sa complexité des métamorphoses du *Même* et de l'*Autre*. Issu initialement du principe d'identité, le double évolue ensuite vers une altérité ambiguë, à savoir ces horizons mouvants où le *je* devient un *autre*. Désignant au départ des éléments indissociables, le double s'ingénie ensuite à creuser des lézardes menant dangereusement vers la dissociation. La tromperie anecdotique du « double sens » se mue vite en « double jeu » pour aboutir finalement à l'aliénation complète. C'est le cas pour la figure du double chez les romantiques allemands. Signe d'un dérèglement psychique total, il s'incarne dans un corps étranger, le plus souvent maléfique, qui conduit l'individu à la schizophrénie, voire à la mort.

Tout au long des siècles, ses nombreuses manifestations visibles ou invisibles laissent deviner sa nécessité vitale pour notre espèce. Il a fait tantôt l'objet d'une quête religieuse, tantôt celui d'une profonde répulsion.

Otto Rank a publié en 1914 un livre entièrement consacré à cette question: **Don Juan et Le Double**. Si cet ouvrage est si passionnant, c'est qu'il est en fait la première analyse psychologique du phénomène. L'auteur y examine notamment les relations du double, de l'ombre et du miroir. Pour Rank, l'ombre et le reflet ont été les moyens les plus rudimentaires qui ont permis à l'homme de voir son corps. Ils furent les premières « objectivations de l'âme humaine ». Issu de la division du moi, le double était à l'origine un démenti énergique de la puissance de mort. Rank fait remonter le thème du double à la plus haute Antiquité. Dans son ouvrage, le psychanalyste viennois avance l'hypothèse que les poètes les plus doués ont su spontanément trouver son véritable sens. A savoir une signification souvent méconnue et qui en fin de compte n'est rien de moins que le problème de la mort dont le moi se sent constamment menacé.

Ainsi, E.T.A. Hoffmann est le poète classique du double. Ce thème est présent dans tous ses ouvrages, notamment dans **Les Elixirs du Diable**, **Le Double** ou **Les Opinions du chat Murr**. Nous devons à Adelbert von Chamisso avec **L'étrange histoire de Peter Schlemihl** le récit le plus célèbre où un homme vend son ombre (et donc son âme) au diable. Dans son conte intitulé **L'Ombre**, Hans Christian Andersen met en scène un pauvre professeur qui après avoir perdu son ombre connaîtra la double infortune de se faire assassiner par elle. Le thème du double et toutes ses variantes psychologiques est omniprésent dans l'œuvre de Jean Paul Richter. Tous les héros de ses romans sont traqués sous diverses formes par leur propre individu scindé et détaché. Dans **Le Portrait de Dorian Gray**, Oscar Wilde narre les aventures d'un jeune dandy qui craint de perdre sa beauté. Si son narcissisme lui confère le don de ne plus vieillir, il va également octroyer à un tableau (un portrait : symbole égocentrique) le pouvoir de lui vampiriser l'âme.

En littérature les cas les plus célèbres de « double conscience » s'illustrent notamment avec **Le Horla** de Guy de Maupassant. Le héros de l'histoire, sujet à un délire paranoïaque, croit qu'il est continuellement persécuté par un esprit invisible. Mais c'est Edgar Poe qui a donné au thème du double ses lettres de noblesse avec son célèbre **William Wilson**. Dans cette nouvelle un héros se croit la victime d'un double qui est à la fois protecteur et persécuteur. En finissant par l'éliminer lors d'un duel, notre héros ne fait rien d'autre que se tuer lui-même. Mais pour Otto Rank, c'est Dostoïevski qui dans son roman de jeunesse **Le Double**, a su traiter le sujet de la façon la plus aboutie au point de vue psychologique. Ici, les phantasmes de persécution du fonctionnaire Goliadtkine s'incarnent dans un alter ego doté du don d'ubiquité. Tous les récits dont nous venons de parler, font état d'un double qui ressemble parfaitement au héros dans son nom, sa voix ou son habillement. Celui-ci contrarie toujours les entreprises du héros et c'est la plupart du temps à propos d'une femme qu'éclate la catastrophe finale (souvent le suicide). Dans certains contes, les événements sont liés à l'évolution d'une véritable folie de persécution. Dans d'autres, la description de la paranoïa est le sujet exclusif de l'intrigue. Là où les théories de Rank sont aussi intéressantes que contestables, c'est lorsqu'il affirme que le point commun de tous ces auteurs est un état pathologique de la personnalité qui dépasse la névrose moyenne admise pour chaque artiste ! Selon Rank, ils étaient tous atteints de maladies nerveuses ou de maladies mentales. Rank cautionne donc le lien entre la pathologie clinique et l'apparition du double en littérature. Le diagnostic est sans appel : la prédisposition pathologique aux troubles nerveux entraîne une division de la personnalité avec une

affirmation du complexe du moi. Voilà donc (pour Rank !) la véritable origine du double chez les écrivains.

Examinons maintenant la question de l'ombre. Tous les spécialistes sont unanimes pour affirmer que les peuples traditionnels considèrent l'ombre comme un équivalent de l'âme. Cette croyance explique la déférence particulière qu'on voue à l'ombre ainsi que les peurs superstitieuses que provoque la transgression de certains interdits. Rank affirme que nos ancêtres, voyaient dans la première conception de l'âme un « monisme » primitif où l'âme serait l'image du corps. Comme nous l'avons déjà souligné, l'ombre de l'homme devient la première « objectivation » de son âme. Elle a été le premier moyen par lequel l'homme a vu son corps, bien avant l'apparition des miroirs. Mais son rôle est profondément ambivalent, elle signifie autant la mort que la vie et ces deux significations antagonistes reposent sur la croyance primitive à la dualité de l'âme. Par la suite, la superstition de l'ombre s'est transformée en une croyance à un ange gardien, concept en rapport intime avec celui du double. La signification première de l'ange gardien était bénéfique mais quand la croyance à l'au-delà s'est complexifiée elle s'est transformée peu à peu en une signification négative. Ainsi, l'ombre de l'homme qui auparavant a été un ange gardien prêt à lui sauver la vie se transforme en un spectre effroyable qui persécute l'homme jusque dans la mort. Ainsi de l'apparition du double qui est devenu la conscience persécutrice de l'homme : le diable. Le concept du diable serait la dernière émanation religieuse de notre crainte de la mort.

Synthétisons brièvement les idées d'Otto Rank. Le narcissisme primitif, se sentant menacé de destruction, a créé comme représentation primitive de l'âme une image exacte du moi corporel sous la forme de l'ombre. Avec le développement de l'intelligence humaine et la notion corrélative de culpabilité, le double qui était à l'origine un substitut du moi devient maintenant un diable qui veut le détruire à la place de le remplacer. La théorie principale de Rank est que l'individu, sachant qu'il doit mourir, se punit de façon masochiste par l'invention du diable. Il vit avec la conscience de sa disparition prochaine ou plutôt avec un sentiment de culpabilité qui lui fait constamment craindre un arrêt de mort. En fin de compte, c'est grâce au double (positif ou négatif) que l'idée de la mort nous a été rendue acceptable.

### **L'ombre, le double et l'art contemporain**

En matière d'art contemporain, Christian Boltanski est incontestablement l'« empereur des ombres ». Ce thème s'impose chez lui par une troublante mise en scène du reflet des âmes. Profondément marqué par le dispositif traditionnel des ombres chinoises ou javanaises, Boltanski crée en 1984 son *Théâtre d'ombres*. Il est question d'un dispositif qui projette des ombres démesurément agrandies sur les murs. Le spectateur médusé contemple de frêles silhouettes qui, agitées par un ventilateur, entament une « danse macabre ». Cette installation convoque simultanément plaisir enfantin et angoisse de mort. On y voit des squelettes bondissants, des anges déchus ou d'affreuses sorcières. Des sujets tels la mémoire, l'inconscient, ou la disparition forment l'essentiel de l'art de Boltanski. L'ombre et sa projection, qui sont ici intimement liées au thème des marionnettes, évoquent de nombreuses cultures ou mythologies. Pensons notamment à l'histoire du Golem, à la Kabbale juive ou au thème platonicien de la caverne. N'oublions pas le mythe de *Dibutade*, auquel fait référence Plin l'Ancien, et qui narre l'histoire d'une jeune fille qui dessine l'ombre de son amant pour mieux retenir son image.

On ignore souvent que ce sont des ombres qui ont donné naissance aux célèbres **anthropométries** de l'artiste Yves Klein. Pour réaliser ces peintures qui datent du début des années 1960, l'artiste a repris le principe des mains négatives préhistoriques. Il cerne d'un jet de peinture le contour de nus féminins placés directement contre la toile. Au final, il obtient des formes détournées aux pourtours flous ou nets. Mais peu de gens savent qu'il s'est aussi inspiré des étranges silhouettes apparues sur les murs d'Hiroshima après l'explosion nucléaire. Trois mois après la catastrophe, des clichés ont commencés à circuler montrant des ombres humaines fixées sur des murs en ruine. Ces « vestiges de présence », que nous devons au rayonnement thermique des victimes, ont grandement impressionné l'artiste. L'empreinte du suaire de Turin est l'autre référence de cet amoureux des ombres bleues. Plus récemment un couple de britanniques, Tim Noble et Sue Webster, ont merveilleusement mis en scène les implications sociologiques des ombres. L'idée est simple : partir de déchets ménagers pour concevoir des sculptures à messages. Noble et Webster sont surtout connus pour des sculptures en « ombre portée » qui ont marquées les années 1990. Réalisées à partir de divers détritiques, rebus métalliques ou animaux empaillés, elles ne prennent de sens que par la lumière et l'ombre. En effet, après avoir entassé divers matériaux les uns sur les autres en monticule, ils dardent une source lumineuse sur celui-ci faisant apparaître, grâce à un jeu d'ombres, des silhouettes anthropomorphes. Comble de l'ironie, celles-ci s'avèrent souvent être des autoportraits. Ainsi, ce n'est que l'ombre, projetée sur un mur blanc et selon un certain angle, qui révèle le sens général de l'œuvre. Les travaux de Sue Webster et Tim Noble révèlent l'horreur tapie sous l'ombre élégante. Dans leurs travaux, il est souvent question de sexe, de pauvreté, de pollution ou de violence urbaine. Une fois de plus, nous sommes face à la question philosophique de l'ombre et de l'apparence. Citons également la bien troublante installation de Philippe Ramette intitulée **L'ombre de moi-même** (2007): le costume et les chaussures de l'artiste étalés sur le sol projettent comme par magie l'ombre de leur propriétaire absent. En disposant une silhouette humaine dans le prolongement d'un costume vide, Ramette évoque le célèbre conte d'Andersen dans lequel un homme se fait assassiner par son ombre.

Abordons dès à présent le phénomène du double dans l'art actuel. Nous avons plus d'une fois souligné la complexité des rapports que ce concept instaure naturellement avec la question de l'identité. Or, s'il est bien un personnage qui incarne les multiples ambiguïtés du facteur identitaire c'est la marionnette. A partir du moment où il est devenu impossible de dissocier le marionnettiste de son pantin (et donc de son double) la schizophrénie n'est jamais loin. Beaucoup d'artistes contemporains s'en sont emparés de la figure du « pantin ». Prenons ici quelques exemples. En 2000, l'artiste belge Eric Duyckaerts réalise une performance filmée intitulée **The Dummy's Lesson**. Le terme « dummy » désigne d'ordinaire la marionnette d'un ventriloque. Le titre ambigu de la performance évoque donc une leçon de dessin donnée par une marionnette à son « maître ». D'emblée, le dialogue absurde qui s'instaure entre les deux protagonistes cultive le malentendu à l'envi. En réalité, il s'avère que le pantin est le psychothérapeute d'un ventriloque particulièrement naïf qui ne se doute de rien! Mais la chose la plus intéressante ici est que le ventriloque a le visage recouvert d'une tête en silicone totalement identique à celle du pantin. Finalement, il est impossible de savoir qui est qui et celui qui tire les fils n'est visiblement pas celui qu'on croit.

La photographe américaine Laurie Simmons a réalisé entre 1987 et 1989 une série de clichés intitulée **Talking Objects**. On y voit de façon très étonnante, des marionnettes en proie à des désirs sexuels. Ainsi la poupée se dote d'âme et de sentiments comme dans la nouvelle **L'Homme au sable** de E.T.A. Hoffmann ou comme dans le roman **La Poupée sanglante** de Gaston Leroux. Nous devons aussi à Simmons une série d'autoportraits où elle se représente sous l'allure étrange et fétichiste d'une poupée sexy. Son univers mélange alors le monde kitsch de Barbie avec celui du cinéma populaire, des magazines de mode ou des romans féeriques comme **Alice au pays des Merveilles**. Quant au plasticien suisse Ugo Rondinone, il s'est créé un portrait « clownesque », qui est un double de lui-même. L'artiste est surtout célèbre pour ses images de clowns assis ou couchés qui apparaissent de façon récurrente dans ses films. Il a également exploré ce thème dans le domaine de la sculpture. Le

clown triste et silencieux est pour Rondinone la métaphore de l'artiste (et donc de sa propre personne). Il n'est ni un héros ni une star mais plutôt une figure tragique. Victime du système capitaliste, ce vagabond misérable est toutefois encore capable de rêver. Il est un « double » salvateur car du côté de la l'émotion et de la liberté.

L'Anglaise Alice Anderson s'est également créé un « double », une poupée de cire qui lui ressemble trait pour trait. À l'exemple des statuettes vaudoues, cette poupée est dotée d'une puissance magique et entretient avec son modèle une relation complexe, un peu à la façon du *Dr Jekyll et Mr Hyde*. Alice Anderson s'intéresse énormément aux contes de fées. Dans ses installations et vidéos, elle porte divers « masques », s'identifiant tantôt à Raiponce, Alice, ou Barbe Bleue. Son travail est comme l'au-delà du miroir d'Alice : une inlassable quête identitaire. Ses films font penser à des théâtres de marionnettes. Ils sont pensés en fonction de situations et de lieux en rapport avec son vécu. Ainsi, l'artiste use d'objets éminemment personnels qui réactivent en elle des émotions refoulées (poupées, miroirs, cheveux, etc.). Dernière mention notable d'un artiste usant du « double-poupée » : l'Italien Maurizio Cattelan. Ce célèbre trublion de l'art contemporain a réalisé des mannequins d'hommes et d'animaux en cire à l'aspect plus vivant que nature qui ont été utilisés à des fins particulièrement ironiques. Pensons ici à *La Nona ora* où un double du pape Jean-Paul II en résine est écrasé par une météorite. Mais Cattelan a aussi conçu des autoportraits parodiques qui se cachent (comme des petits lapins) dans les musées ou qui chevauchent des tricycles téléguidés. Dans *Little sperms* il a accroché à un mur une myriade d'autoportraits en latex comme autant de spermatozoïdes en quête désespérée d'ovule.

Certains artistes font vivre à leur « double » des aventures extraordinaires : entrer comme par magie dans un tableau ancien, se métamorphoser en tyran honni ou vedette adulée, voire même assister à la crucifixion du Christ. Yasumasa Morimura est un photographe japonais dont la spécialité est de se mettre en scène dans des parodies de peintures célèbres ou en se déguisant en stars du cinéma ou de la politique. Ainsi, Il se fonde dans les traits de personnalités qui ont marqué le 20<sup>ème</sup> siècle : Lénine, Hitler, Che Guevara, Einstein, Marilyn, etc. Sur certains clichés, il se contente de prendre la pose, sur d'autres, il travaille davantage le côté cinématographique. Ses photos (très grandes) sont ambiguës, car même si l'effet réaliste est impressionnant elles laissent voir le grain de la peau ou les trucages du maquillage. Le double de Morimura se permet ainsi de se balader librement dans l'histoire (burlesque ou tragique) de l'humanité. Histoire de relever, à l'instar du sociologue Jean Baudrillard, que le réel s'est dilué au profit de l'éternelle mise en scène virtuelle des images. A force de perruques, de costumes ou de prothèses, la photographe américaine Cindy Sherman a, tout comme Morimura, modifié son apparence physique pour créer un étrange « alter ego ». Celui-ci incarne divers personnages qui questionnent nos certitudes et détruisent nos clichés. Avec Sherman rien n'est épargné. La mythologie, l'histoire de l'art, les rites carnavalesques, les contes de fées, la pornographie, tout y passe ! L'utilité du double : détruire nos stéréotypes sur les distinctions sexuelles et réfléchir profondément à l'identité de classe.

Mais dans le fond, Morimura et Sherman questionnent moins le double que l'« Autre ». A savoir la part insondable de nous-mêmes, cette zone ténébreuse commune au seul individu autant qu'à l'humanité entière. Ce continent mystérieux ou vaste *no man's land* psychique est le territoire favori de la vidéaste et photographe britannique Gillian Wearing. Son objectif est d'enregistrer une grande variété de gens pour révéler la complexité de nos relations humaines. Certaines vidéos montrent des proches, d'autres se concentrent sur des inconnus : vagabonds, victimes d'abus, alcooliques, toxicomanes, etc. La série *Album*, est un ensemble de sept clichés autobiographiques qui reproduisent strictement à l'identique de vieilles photos familiales. Le résultat final, qui est un pur simulacre, donne une impression particulièrement étrange. Pour reproduire les photographies où l'on voit ses parents (certains clichés sont très anciens) l'artiste a fait confectionner des masques en silicone reproduisant à l'identique les visages de son grand-père, de sa mère, de son frère, etc. Pour chaque photo elle porte un vêtement totalement semblable à celui de l'ancien cliché. La question de

l'Autre est une profession de foi chez Wearing. Mémoire, souvenir et code génétique se conjuguent pour décliner les voies d'un *Autre* aussi proche que lointain.

Obsédés par la chirurgie plastique ou par les développements des biotechnologies, certains artistes sont persuadés que ce début de 21<sup>ème</sup> siècle est celui du "post humain" voire du "post organique". Pour eux, le corps n'est plus réalité stable, il s'ouvre désormais à une quantité faramineuse de mutations. Les photos numériques intitulées **La Folie à deux** des artistes allemands Friederike van Lawick et Hans Müller évoquent justement cet « *Autre* » génétiquement modifié. La série **La Folie à Deux**, (1992-1996) se présente sous forme de tableaux constitués de seize portraits alignés en registres superposés. L'un des artistes prend la première place en haut à gauche, l'autre la dernière en bas à droite. Le principe utilisé est celui du *morphing* : l'image des visages est transformée de façon graduelle en seize étapes. Le portrait de l'homme devient peu à peu celui de la femme et inversement. Chaque visage intermédiaire intègre des éléments du précédent et préfigure le suivant par de légères transformations physiques. Suivant ce procédé, le visage au centre est celui d'un androgyne parfait. Dans sa série **Les Portraits fictifs** (1993) le photographe américain Keith Cottingham nous présente un univers peuplé de clones inquiétants. Cette humanité du futur rappelle **Le Meilleur des mondes** d'Aldous Huxley. On y voit des créatures toutes semblables, un avenir peuplé d'individus nés des plus folles manipulations génétiques. Ils n'ont ni race, ni sexe, ni âge clairement identifiables. Pour Cottingham l'altérité de soi est le fruit d'hybridations multiples. Ses créatures rappellent la littérature fantastique. Pensons au **Frankenstein** de Mary Shelley, au **Golem** de Gustav Meyrinck, au **Horla** de Guy de Maupassant au **Jekyll et Hyde** de Robert Louis Stevenson voire même au **Portrait de Dorian Gray** d'Oscar Wilde.

Mais avec Lawick, Müller et Cottingham, nous restons encore dans le domaine d'une monstruosité virtuelle. Ce qui n'est plus le cas avec l'artiste d'origine brésilienne Eduardo Kac. Ce nouveau docteur Frankenstein n'a pas hésité à créer une fleur par génie génétique. Appelée « **Edunia** », celle-ci est née d'un « croisement » hybride entre l'artiste et un pétunia. En effet, le végétal compte dans son patrimoine génétique un propre gène du plasticien, qui s'exprime essentiellement dans ses nervures rouges. Membre éminent du *Bio-art* Eduardo Kac a fait de cette fleur l'expression la plus aboutie de ses recherches de croisement « interspèces ». Les pétales roses évoquent la couleur de sa peau, et le résultat de cette manipulation moléculaire est en définitive une plante au sang humain coulant dans les veines d'une fleur. Nous voici devant une créature aussi végétale qu'humaine. Cette fois, la réalité a dépassé le célèbre roman de Mary Shelley !

Toutefois, il faut reconnaître que l'art et la science ont toujours entretenus des rapports très étroits. Mais à notre époque où les biotechnologies et les manipulations génétiques connaissent un tel développement, il n'est guère étonnant de constater à quel point les artistes s'engagent à nouveau dans les approches littéraire, scientifique ou esthétique du double. Depuis quelques années le Français Gilles Barbier ne cesse de faire référence au clone, exécutant des moulages en silicone de personnages à sa propre effigie. Mais les œuvres de Barbier n'ont strictement rien en commun avec les froides recherches biogénétiques de Kac. Son travail, fortement teinté d'humour noir, met en scène des personnages grotesques dans des situations invraisemblables. Nous trouvons les « doubles » de l'artiste dans diverses vidéos, photographies ou installations. Qu'il se transforme en nain, en super héros avachi voire en pétomane au travail Barbier n'a qu'un souci : évoquer les multiples perturbations identitaires du clone. Il aime citer David Hume et son **Traité sur la nature humaine** (1739) : « *Pour ma part, quand je pénètre le plus intimement dans ce que j'appelle "moi", je bute toujours sur une certaine perception ou sur une autre, quelque chose de chaud ou de froid, d'obscur ou de lumineux, d'amour ou de haine, de plaisir ou de douleur. Je ne peux jamais me saisir moi, à aucun moment.* »

Pour clôturer nos réflexions sur les ambiguïtés du double, examinons le cas délicieusement schizophrénique d'une œuvre de Johan Grimonprez. La vidéo *Looking for Alfred* (2005) nous confronte à une myriade de sosies d'Alfred Hitchcock déambulant au sein d'un univers à l'élégance aussi froide que fascinante. Influencé par l'esthétique des tableaux de Magritte et par la poésie des romans de Jorge Luis Borges, Grimonprez nous invite à suivre un personnage à la silhouette mondialement célèbre (démultipliée à l'envi) parcourant des couloirs labyrinthiques où les corbeaux, les parapluies, les chapeaux melons et les actrices à la Grace Kelly s'ingénient à emmêler tous les fils rouges. Le film pose la question de l'authenticité et de l'identité fictive ou réelle des participants. Sommes nous devant des images réelles d'Hitchcock, ou s'agit-il de comédiens ? A quel point la ressemblance est-elle naturelle ou fabriquée ? Sommes-nous devant la réalité ou le simulacre ? Grimonprez n'ignore pas à quel point Hitchcock aimait lui-même à apparaître subrepticement dans ses films. De même, la symbolique des objets qui imprègne sa vidéo n'est pas sans rappeler ce procédé scénaristique que le maître du thriller avait décidé de baptiser le « Mc Guffin ». Un procédé qui utilisait des objets (souvent cachés) comme les éléments détonateurs de l'intrigue. Une fois de plus, le double s'avère la plus belle stratégie du détournement de l'image. A y regarder de plus près, il n'y a guère de certitude en matière de « double » à part peut-être celle-ci : l'autre en soi est un étranger à demeure. Clap de fin !

Olivier Duquenne